

GENEVIÈVE BÜHRER-THIERRY

THOMAS LIENHARD

LES ÉLITES AUX FRONTIÈRES  
MOBILITÉ ET HIÉRARCHIE DANS LE CADRE DE LA MISSION

Le but que nous nous sommes fixé ici n'est pas de produire une étude supplémentaire sur la frontière médiévale, qui a déjà été largement étudiée<sup>1</sup> ; c'est plutôt d'observer plusieurs phénomènes sociaux, et notamment la mobilité sociale, dans le contexte particulier des sociétés situées à la frontière de la Chrétienté.

L'objectif est d'essayer de cerner la spécificité de ces « sociétés de la frontière » en les envisageant sous plusieurs aspects : existe-t-il un clivage particulier entre élites laïques et ecclésiastiques en fonction de la situation politique et des impératifs de la mission ? Quelles sont les possibilités pour les élites « autochtones » d'intégrer la hiérarchie des élites « franques », au double sens d'intégrer : on peut en effet se demander d'une part si la christianisation d'une société produit une nouvelle hiérarchie, « calquée » sur celle des Francs, mais aussi d'autre part jusqu'à quel point les élites autochtones peuvent s'immiscer dans la hiérarchie franque. Enfin, il faut savoir si on peut vraiment déceler une plus grande mobilité des élites et des possibilités accrues d'ascension sociale par rapport au noyau central du monde franc. Nous avons également souhaité poser la question dans une optique comparative, en évoquant des sociétés placées hors de l'orbite du monde franc, notamment l'Irlande et le monde anglo-saxon par lesquels nous ouvrirons notre réflexion en manière de contre-point. Car ce qui caractérise l'ensemble de ce monde, du VI<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, c'est qu'il s'agit d'un monde en expansion, d'un monde chrétien qui affronte les derniers feux du paganisme en Europe occidentale : après l'an mil, il faut aller beaucoup plus loin pour trouver encore des païens.

Cette expansion prend, bien sûr, un double visage : expansion du christianisme et en même temps uniformisation du christianisme, c'est-à-dire fin des « micro-chrétientés » chères à Peter Brown<sup>2</sup>, expansion de la puissance franque sur l'ensemble de l'Europe continentale et même, d'une certaine façon, sur le monde anglo-saxon par l'impact des modèles qu'elle propose. Les spécialistes du monde carolingien – qui sont ici largement représentés – ont toujours tendance à assimiler les deux phénomènes mais il est également utile de les séparer, dans la mesure où, si l'empire carolingien périclite sous sa forme « étatique » dès le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, l'expansion du monde chrétien, soutenue par les élites franques notamment sur les marges orientales et septentrionales de l'empire, ne s'arrêtent pas pour autant. Au contraire : elle s'arrête d'autant moins qu'elle est désormais le moyen le plus efficace de pénétration, dès lors que le monde carolingien a adopté une position plus défensive qu'offensive.

Or la mission est, par essence, toujours offensive : le missionnaire, comme le marchand, est avant tout un « homme de la frontière », même s'il perçoit toujours cette frontière d'abord comme une frontière « culturelle » plus que « politique »<sup>3</sup>. Mais comme on le sait bien, le missionnaire n'est jamais seul : il s'appuie sur ce que nous appellerions aujourd'hui

---

1. Citons seulement le volume 10 de la série *Transformation of the Roman World* : W. POHL, I. N. WOOD et H. REIMITZ (dir.), *The Transformation of Frontiers*, Leyde, 2001 et le volume collectif dirigé par D. ABULAFIA et N. BEREND, *Medieval Frontiers : Concepts and Practices*, Aldershot, 2002 où on trouvera la bibliographie antérieure.

2. P. BROWN, *L'essor du christianisme occidental. Triomphe et diversité (200-1000)*, Paris, 1997, chap. 13 : « Micro-chrétientés », p. 262-284.

3. I. N. WOOD, « Missionaries and the Christian Frontier », in : *The Transformation of Frontiers, op. cit.*, p. 209-218, ici p. 211.

une « infrastructure » de routes, de relais, de monastères, sur un réseau de protections qui montrent que c'est l'ensemble de la société, en tous cas l'ensemble des puissants de la région, qui participe à l'action missionnaire, de part et d'autre de la frontière, sans quoi la mission est strictement impossible et vouée à l'échec.

« De part et d'autre de la frontière » : faut-il donc considérer qu'il existe une limite qu'on franchit à ses risques et périls, cette limite existe-t-elle seulement dans ces sociétés où, culturellement, la dimension spatiale ne joue qu'un rôle secondaire si on les compare avec le monde romain<sup>4</sup> ou avec le monde chinois<sup>5</sup> par exemple ? Cette question n'est pas de pure rhétorique et mérite qu'on réfléchisse aux différentes acceptions de la frontière pour commencer.

Tout discours sur la frontière dans l'Histoire doit remonter aux travaux de Frederic Jackson Turner (1893) sur la frontière américaine comme lieu de rencontre entre le monde sauvage et la civilisation, conception qui a durablement influencé les médiévistes<sup>6</sup>, notamment par l'application qui en a été faite par Thompson dès 1913 à l'histoire de la Germanie<sup>7</sup>. On y décrit les « sociétés de la frontière » caractérisées par une plus grande militarisation, mais aussi une plus grande souplesse dans la négociation : plus de liberté, plus de fluidité sociale, une société fragmentée en une pluralité de fidélités pour faire face à la nécessité de se défendre et de prendre possession des vastes espaces offerts à la colonisation. Turner a été le premier à voir dans le phénomène de la frontière non seulement une ligne ou une marche de conquête pionnière, mais surtout le processus original de formation d'une société toute entière, le lieu stratégique où s'est opérée la prise de conscience collective de la construction nationale : ainsi, ce serait la périphérie qui créerait le centre, et non l'inverse. C'est un peu dans le même esprit que Robert Bartlett a interprété l'émergence de l'Europe comme la conséquence d'un processus de conquêtes et d'acculturation, c'est-à-dire comme le résultat de l'expansion médiévale des frontières de la Chrétienté, à partir du X<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>.

Cette conception suppose aussi que la frontière n'est pas une ligne mais une zone, deux types de frontières communément admises par les géographes et les anthropologues. Frontière zonale ou frontière linéaire ? Pour la période qui nous occupe, ce n'est sans doute pas en ces termes qu'il faut poser la question car dans tous les cas, la ligne frontalière n'est qu'une abstraction<sup>9</sup>, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existe pas, qu'elle n'est pas matérialisée par des signes : au contraire, la frontière linéaire appartient à deux domaines complémentaires, celui du visible et celui du symbolique, ce sont ses deux modalités principales de matérialisation. Dans le domaine du visible, soit la frontière récupère des particularités physiques du paysage : c'est la frontière « naturelle », soit elle y inscrit un bornage artificiel, comme on sait qu'il en existait un sur certaines frontières du royaume d'Italie. Dans le domaine symbolique, elle s'érige en lieu de mémoire et en limite sacrée : la signification des frontières étaient dans l'Antiquité essentiellement religieuses, c'est-à-dire définies par les divinités<sup>10</sup> et il n'est pas exclu que, malgré la disparition de dieux attachés aux lieux au profit du Dieu chrétien partout transcendant, la transgression des frontières

4. Cl. NICOLET, *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris, 1988.

5. Sur les frontières en Chine dans une perspective transhistorique, on peut consulter le récent numéro de la revue *Extrême-Orient, Extrême-Occident* 28 (2006) : *Desseins de Frontières*.

6. On trouvera toute l'historiographie influencée par les travaux de Turner dans l'article de R. I. BURNES, « The Significance of the Frontier in the Middle Ages », in : R. BARTLETT et A. MCKAY (dir.), *Medieval Frontiers Societies*, Oxford, 1989, p. 307-330.

7. Sur tout cela voir la préface de N. BEREND, in : *Medieval Frontiers : Concepts and Practices*, op. cit., p. X-XV.

8. R. BARTLETT, *The Making of Europe : Conquest, Colonization and Cultural Change (950-1350)*, Londres, 1993.

9. P. TOUBERT, « L'historien, sur la frontière » in : *L'Histoire grande ouverte, Hommages à Emmanuel Leroy-Ladurie*, Paris, 1997, p. 221-232.

10. C. MARTIN, *La géographie du pouvoir dans l'Espagne visigothique*, Lille, 2003, p. 280.

n'ait pas été ressentie longtemps comme un risque dont on se prémunit par la mise en place de véritables rituels de transgression visant à attirer sur les armées la Providence divine<sup>11</sup>.

Mais la réalité, c'est la zone frontière, la « marche » frontalière non pas au sens technique de la *marca* carolingienne, mais au sens général « d'espace-tampon » qui peut prendre essentiellement deux formes : on peut avoir affaire à une zone déserte, un désert frontalier incarné en Occident par la marche forestière, protégées par les autorités contre le défrichement systématique et jalonnées de toponymes de confins. Elle n'est cependant jamais un espace vide, mais toujours une zone de chasse, d'essartage occasionnel, de refuge des ermites<sup>12</sup>.

Mais cette zone peut aussi être qualifiée de « tissu de développement »<sup>13</sup>, un espace où l'État multiplie les signes de sa présence, qui sont autant d'éléments de « mise en scène idéologique »<sup>14</sup>, par exemple par le développement d'un réseau de fortifications, - ou encore un réseau de monastères - faisant ainsi de la marche une zone de surinvestissement de la présence publique qui se traduit par des retombées importantes dans l'ordre économique et social. Du coup, les frontières doivent être considérées non comme des limites, des barrières, mais comme un lieu privilégié des échanges, en particulier des transferts économiques, technologiques, et culturels : chaque frontière se construit par des voies spécifiques à chaque région en fonction des aménagements imposés par l'État et résulte des relations que ce dernier a tissées et entretenues avec les populations locales<sup>15</sup>. Elles n'en restent pas moins une limite politique, c'est-à-dire séparant des organisations politiquement antinomiques<sup>16</sup>.

Sur ce point, une des questions fondamentales demeure celle de l'affrontement : dans le mot même de « frontière » – la *frontera* du monde hispanique qui forge ce terme au XI<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup> – est inclus la dialectique de l'affrontement, du front dressé contre l'ennemi qui est en face. Au-delà de la conception même de Turner qui voit dans la frontière une vaste zone intermédiaire entre monde sauvage et civilisation, mais dans un processus où le monde sauvage est inéluctablement voué à la destruction, de récents travaux des américanistes ont mis l'accent au contraire sur la frontière comme zone d'interactions culturelles qu'il faut considérer pour elle-même<sup>18</sup> : un « terrain d'entente » – *middle ground* – un lieu intermédiaire entre les cultures, entre les peuples, entre les empires. C'est une manière de considérer la frontière non comme un lieu d'affrontement, mais – au moins pendant un certain temps – comme un lieu d'interpénétration de mondes différents. Mais cette « accommodation » prend place dans des périodes où aucun groupe ne peut ignorer l'autre, ni lui imposer ses lois : dès lors que l'ambition d'un des groupes est d'assimiler l'autre, on passe du processus d'accommodation à un processus d'acculturation<sup>19</sup>.

11. H. REIMITZ, « Conversion and Control : the establishment of liturgical frontiers in Carolingian Pannonia », in : *The Transformation of Frontiers, op. cit.*, p. 189-208, ici p. 198. Sur l'importance des limites, voir aussi D. HARRISON, « Invisible Boundaries and places of power : notions of liminality and centrality in the early middle ages », *Ibid.*, p. 83-93.

12. G. BÜHRER-THIERRY, « Aux marges de la Bavière et de la Bohême : Gunther l'Ermitte », in : Br. LAURIOUX et L. MOULINIER-BROGI (dir.), *Scrivere il Medioevo. Lo spazio, la santità, il cibo. Un libro dedicato ad Odile Redon*, Rome, 2001, p. 263-276.

13. Par F. RATZEL, « Entwicklungsstoff », cité par P. TOUBERT, *op. cit.*, p. 226.

14. Y. THÉBERT, « Nature des frontières de l'empire romain : le cas germain », in : A. ROUSSELLE (dir.) *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, Paris, 1995, p. 221-235.

15. P. CALANCA, « Introduction », in : *Desseins de Frontières, op. cit.*, p. 5-16.

16. Sur la distinction entre « frontière » et « limite », voir les travaux de D. NORDMAN, *Frontières de France. De l'espace au territoire (XVI-XIX siècle)*, Paris, 1998, en part. p. 25-40 et la conclusion qu'il a donnée au volume *Dessein de frontières*, « Eclats de frontières », *op. cit.*, p. 199-212.

17. P. BURESI, « Nommer, penser les frontières en Espagne aux XI-XIII siècles », in : *Identidad y representacion de la frontera en la Espana medieval (siglos XI-XIV)*, Casa de Velasquez, Madrid, 2001, p. 51-74.

18. R. WHITE, *The Middle Ground : Indians, Empires and Republics in the Great Lakes Region (1650-1815)*, Cambridge, 1991.

19. Sur ce processus, cf. G. BÜHRER-THIERRY, « Saint Adalbert de Prague : une figure de l'acculturation ? », in : Ph. DEPREUX (dir.), *Christianisation et transformations sociales aux marges de l'Occident chrétien*, à paraître dans la collection "Culture et Société médiévales", (CESCM/Brepols) en 2007.

C'est dans ce cadre précisément que la frontière nous intéresse : elle assure une fonction doublement intégrative, car si elle représente par excellence le monde des « hors-la-loi », un monde où règne particulièrement la violence et le mépris pour les normes et les mécanismes d'encadrement social qui prévalent dans le « centre », elle est aussi un puissant facteur de réintégration de ses marginaux et d'intégration des « marginaux d'en face »<sup>20</sup>, parce qu'elle met en œuvre des processus d'uniformisation des genres de vie. Il s'agit donc là d'une question fort complexe, notamment parce qu'elle est nourrie par une historiographie abondante ; du coup, était-il bien raisonnable d'associer à ce premier thème un autre concept très lourd, celui des élites, et de leur adjoindre encore un troisième thème tout aussi riche, celui de mission ? Prenons le temps d'examiner la relation qui relie étroitement ces trois notions.

Il nous a d'abord semblé que la sociologie, dont relève l'étude des élites, ne pouvait être dissociée de la géographie, à laquelle appartient l'étude des périphéries. Pour appuyer cette idée, on peut partir de l'exemple de Pierre Bourdieu, évidemment célèbre mais rarement évoqué en relation avec des problèmes géographiques ; et pourtant dans le cas du sociologue, au moins deux points soulignent très fortement cette relation. D'abord, on sait que les premières publications de Bourdieu, bien avant celles qu'il allait consacrer au fonctionnement des élites françaises de métropole, portaient sur la société kabyle<sup>21</sup> : tout se passe comme si la pensée du sociologue avait eu besoin d'effectuer un détour géographique et d'étudier d'abord des sociétés qui lui étaient étrangères pour fourbir ses armes et pour s'attaquer ensuite plus efficacement à la société qui était la sienne. Il semble ainsi que pour certaines questions de sociologie, les régions périphériques constituent un terreau particulièrement fertile, car la vérité que ces régions recèlent est parfois plus crue et moins étudiée que les espaces plus centraux.

Mais le parcours de Bourdieu est également intéressant à un deuxième titre pour notre propos, de façon plus anecdotique<sup>22</sup> : si on le considère lui-même comme un membre des élites françaises, et donc comme un objet d'étude sociologique, sa carrière illustre bien l'influence sociale des périphéries. On sait en effet qu'avant de partir pour l'Algérie, Bourdieu commença à Paris une carrière qui s'annonçait très mauvaise : il s'y était fâché, en effet, avec une partie de ses maîtres et, lors de son service militaire, avec ses supérieurs hiérarchiques. De ce fait, l'outre-mer constitua pour lui une chance exceptionnelle pour obtenir malgré tout le poste dans l'enseignement supérieur auquel il aspirait. Ce fut largement grâce à ce terrain original, parce que peu d'universitaires français étaient alors capables de disserter sur la société kabyle, que Bourdieu acquit les premiers jalons de sa réputation et qu'il revint à Paris avec la réussite que l'on connaît. Ainsi, à la fois par son itinéraire intellectuel et par la carrière qu'il a connue, Bourdieu montre bien que les régions périphériques peuvent constituer un détour stratégique extrêmement efficace dans des questions de mobilité sociale.

Mais si l'on se rapproche du haut Moyen Âge qui nous occupe ici, quel rôle les espaces-frontières ont-ils joué dans la formation des élites, dans leur reproduction ou au contraire dans leur déclin ? A première vue, il semble qu'il faille distinguer radicalement entre deux cas de figures. Dans une première série de cas – ceux qui ressemblent le plus à l'expérience de Bourdieu –, ces régions périphériques pouvaient représenter une très grande chance d'ascension sociale. Cela pouvait concerner d'abord tous ceux qui, en délicatesse avec le pouvoir central, trouvaient refuge dans les marges et reconstituaient là-bas le réseau social qui leur était nécessaire. Tel fut le cas de Carloman puis d'Arnulf au IX<sup>e</sup> siècle, qui, tous deux brouillés avec leur père respectif, s'appuyèrent sur les forces frontalières de Bavière et de Carinthie pour s'emparer du pouvoir royal ; et une telle alliance permettait également à

20. P. TOUBERT, « L'historien sur la frontière », *op. cit.*, p. 231.

21. P. BOURDIEU, *Sociologie de l'Algérie*, Paris, 1958 ; du même auteur, « Trois études d'ethnologie kabyle », in : *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, 1972. Ces écrits ont fait l'objet d'une étude récente par L. ADDI, *Sociologie et anthropologie chez Pierre Bourdieu Le paradigme anthropologique kabyle et ses conséquences théoriques*, Paris, 2002.

22. On se fonde ici sur Ph. CORCUFF, *Bourdieu autrement. Fragilités d'un sociologue de combat*, Paris, 2003.

des personnalités locales de connaître une ascension au sein du monde franc, à condition d'avoir choisi le bon camp<sup>23</sup>. Pour les militaires, les combats frontaliers pouvaient également fournir une occasion particulière de s'illustrer : on rappellera simplement le cas de Tassilon, auquel sa victoire contre les Avars en 772 valut une comparaison flatteuse avec l'empereur Constantin, faisant de lui le principal rival potentiel pour Charlemagne<sup>24</sup>. Si l'on ajoute à cela la possibilité de butin qui s'ajoutait à une victoire, on comprendra pourquoi, dans la *Cosmographie* d'un Aethicus Ister, les régions situées à l'est du monde franc prenaient des airs d'Eldorado<sup>25</sup>. Dans le domaine missionnaire, des éléments similaires sont parfois sensibles : certes, celui qui allait évangéliser les confins du monde occidental prenait un risque ; mais en cas de succès, lui-même trouvait place parmi les grands de son temps, et à l'échelle locale, il pouvait également contribuer à élever le rang de ceux qui avaient cru en sa parole : on connaît le cas des esclaves affranchis après leur baptême, ou celui des princes slaves qui, parce qu'ils avaient choisi le christianisme, devinrent les protégés choyés de la couronne carolingienne<sup>26</sup>. Dans tous ces cas de figures, l'existence d'une frontière constituait un appel d'air qui pouvait favoriser à la fois l'ascension sociale des frontaliers et celle des voyageurs venus de régions plus centrales.

A ce tableau s'oppose pourtant toute une autre série de cas dans lesquels la frontière se montrait moins favorable aux élites. En premier lieu, dans les espaces récemment conquis, les dirigeants locaux perdirent parfois leurs prérogatives face à l'expansion de l'administration venue du centre : qu'on pense à la dynastie lombarde en Italie du Nord, détrônée par les Carolingiens, ou à la série des chefs slaves en Carinthie, qui s'interrompt brutalement en 829 pour céder la place à des comtes francs<sup>27</sup>. Mais également pour les élites appartenant au camp des vainqueurs, les espaces frontaliers n'étaient pas toujours très prometteurs en matière de mobilité sociale. En effet, pour quelqu'un qui était bien inséré dans sa société d'origine, un voyage vers les régions périphériques impliquait de perdre son réseau familial, et les exemples de Galswinthe ou de Brunehaut sont là pour montrer à quel point un tel déchirement pouvait être dangereux<sup>28</sup> ; plus généralement, cela impliquait une remise en cause de son statut social si les régions vers lesquelles on se rendait connaissaient des usages différents : si un moine partait en mission auprès des païens, à quoi pouvait lui servir la noblesse de sa famille si celle-ci était inconnue sur place ? à quoi pouvait lui servir son éducation rhétorique s'il y avait un changement de langue à la clé ? à quoi pouvait lui servir son titre de moine, si celui-ci n'était pas reconnu par les populations concernées ? Le voyage vers les espaces frontaliers impliquait ainsi une dé-socialisation importante qui contrebalançait les avantages potentiels de l'expédition. La périphérie représentait alors non pas la promesse d'un Eldorado, mais une perspective souvent vécue comme une menace par les élites de nombreuses époques (au moins par les élites les plus conservatrices) : être exilé à l'étranger, ou pire ! être muté en province. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer les réticences de bien des grands du haut Moyen Âge devant une telle expédition, et notamment les hésitations des ecclésiastiques en matière de mission : depuis Colomban

23. K. BRUNNER, *Oppositionelle Gruppen im Karolingerreich*, Vienne, 1979 (Veröffentlichungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung 25); H. DOPSCH, « Arnolf und der Südosten – Karantanien, Mähren, Ungarn », in : F. FUCHS et P. SCHMID (dir.), *Kaiser Arnolf. Das Ostfränkische Reich am Ende des 9. Jahrhunderts*, Munich, 2002, p. 143-186.

24. H. WOLFRAM, « Die Zeit der Agilolfinger », in : H. DOPSCH (dir.), *Geschichte Salzburgs. Stadt und Land*, vol. I, 1, *Vorgeschichte-Alttertum-Mittelalter. Erster Teil*, Salzburg, 1981, p. 121-156, ici p. 150 sq.

25. On pourra consulter notamment le passage concernant les « Cynocéphales » en Orient : O. PRINZ (éd.), *Die Kosmographie des Aethicus*, Munich, 1993 (MGH Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters 14), p. 114-117.

26. Un exemple célèbre d'esclaves convertis, puis affranchis se trouve dans la *Vie d'Anchaire* rédigée par Rimbert de Hambourg au IX<sup>e</sup> siècle : G. WAITZ (éd.), *Vita Anskarii*, MGH SRG 55, Hanovre, 1884, c. 15, p. 36. Pour les relations entre les Carolingiens et les Slaves, on pourra se reporter à Th. LIENHARD, « Les chiens de Dieu ». *La politique slave des Mérovingiens et des Carolingiens*, Turnhout, à paraître en 2007.

27. H. WOLFRAM, *Salzburg, Bayern, Österreich. Die Conversio Bagoariorum et Carantanorum und die Quellen ihrer Zeit*, Vienne-Munich, 1995 (Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung 31 (1995), p. 306 sq.

28. Ph. DEPREUX, « Princes, princesses et nobles étrangers à la cour des rois mérovingiens : alliés, hôtes ou otages ? », in : *L'étranger au Moyen Âge*, Paris, 2000 (Actes du XXX<sup>e</sup> congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public), p. 133-154.

jusqu'à Arn en passant par Amand ou Emmeram, les exemples ne manquent pas de missionnaires qui furent attirés par les frontières, mais qui renoncèrent à ce projet parce que le contexte social local ne s'y prêtait pas<sup>29</sup>. Ainsi, dans bien des cas, la proximité de la frontière bridait les activités envisageables, voire constituait une véritable déchéance.

A première vue, on se heurte ainsi à une ambivalence totale des espaces frontaliers en matière de mobilité sociale des élites : puissant ascenseur social dans certains cas, risque de régression pour les autres. Si l'on veut échapper à l'indétermination, il convient donc de préciser nos termes et de déterminer plus précisément les critères de définition des élites en ce haut Moyen Âge : dans quels cas ces critères pouvaient-ils s'accommoder, voire profiter d'un séjour dans les secteurs-frontières ? et quel type d'élite, au contraire, risquait de perdre son statut dans une telle expérience ? On en revient ainsi à un débat qui n'est pas neuf, mais les contributions présentées ici peuvent apporter des éléments de réponse : dans quelle mesure les élites du haut Moyen Âge étaient-elles classiques ? On entend par là des groupes dominants dont les critères d'excellence auraient été anciens, fermement définis et peu mobiles. Or la réponse apportée par les historiens diverge<sup>30</sup>.

Pour les uns, les catégories qui faisaient l'élite au haut Moyen Âge étaient relativement rigides. Dans le domaine institutionnel, on a ainsi pu mettre en avant la permanence des principaux titres laïques ou ecclésiastiques durant toute cette période, les innovations étant rares et lentes<sup>31</sup>. Sur le plan sociologique, bien des indices confirment l'impression selon laquelle il était fort difficile d'accéder à l'élite si on n'en faisait pas partie au départ : la bonne naissance et l'éducation aristocratique semblent avoir joué un rôle déterminant et excluaient un renouvellement rapide des familles dirigeantes. On aurait donc eu affaire à des critères sociaux fermement établis, qui ne pouvaient guère être modifiés pour s'adapter à des réalités nouvelles : en cas de conquête de nouveaux espaces, les autorités du haut Moyen Âge n'auraient pu faire autrement que d'y transposer sans nuances les institutions et les familles qui étaient déjà reconnues. C'est sur ce point que nos espaces périphériques peuvent éclaircir notre compréhension des élites au haut Moyen Âge, en servant de test comparatif : si, dans nos dossiers, les institutions « centrales » sont purement et simplement transposées vers de nouveaux espaces sans souci d'adaptation aux réalités locales (c'est-à-dire notamment : en effaçant les réalités locales pré-existantes), nous pourrions en conclure que dans ces dossiers au moins, les élites du haut Moyen Âge avaient une conception immobile et immuable d'elles-mêmes. Il faudrait alors admettre l'existence d'élites classiques.

Mais selon d'autres historiens, les moyens de négociation avec les catégories sociales pré-établies étaient nombreux dès ce haut Moyen Âge. On a ainsi pu suggérer que si les termes institutionnels (tels que les titres de comte ou de juge) étaient restés immuables, leur contenu avait évolué d'un siècle à l'autre et même, peut-être, d'une région à l'autre<sup>32</sup> ; on a également rappelé qu'en période de guerre, l'impératif d'efficacité militaire devenait plus important, accélérant alors la promotion sociale de tel ou tel combattant ; le même argument pourrait également être envisagé à propos de l'activité missionnaire. Là encore, nos espaces périphériques pourront faire office de révélateur : si nous y percevons des adaptations institutionnelles, ou si nous observons que l'évolution des élites dans ces espaces a fait une place à des nouveaux groupes sociaux, c'est cette seconde définition des élites qui s'en trouvera renforcée. Il faudrait alors parler d'élites fonctionnelles.

Telles sont les principales questions qui amenèrent à l'organisation de cette journée d'études. Il reste à expliquer brièvement pourquoi les organisateurs ont résolu de limiter

29. Telle fut l'attitude de Colomban, d'Amand, d'Emmeram puis d'Arn face aux Slaves : I. WOOD, *The missionary Life. Saints and the Evangelisation of Europe, 400-1050*, Harlow, 2001.

30. Bonne synthèse chez Ph. DEPREUX, *Les sociétés occidentales du milieu du VI à la fin du IX siècle*, Rennes, 2002, p. 116 sq. ; R. Le Jan, *La société du haut Moyen Âge, VI-IX siècle*, Paris, 2003, p. 156 sq.

31. H. WOLFRAM, *Intitulatio I. Lateinische Königs- und Fürstentitel bis zum Ende des 8. Jahrhunderts*, Vienne, 1967 (MIÖG Ergänzungsband 21) ; W. STÖRMER, *Früher Adel. Führungsschicht im fränkisch-deutschen Reich vom 8. bis 11. Jahrhundert*, Stuttgart, 1973.

32. On pourra se reporter aux différentes contributions du volume édité par F. BOUGARD, L. FELLER et R. LE JAN, *Les élites au haut Moyen Âge. Crises et renouvellements*, Turnhout, 2006.

l'étude au seul mouvement dans les espaces périphériques : par-delà le souci de limiter l'ampleur du sujet, la raison en est que la seule expérience missionnaire concentre en elle-même tous les thèmes que l'on vient de présenter. D'une part en effet, elle est soumise à des impératifs de constance : on peut énumérer notamment l'exigence de conversion universelle, affirmé depuis les origines du christianisme (et qui amène à récompenser le missionnaire efficace)<sup>33</sup> ; l'existence d'une hiérarchie ecclésiastique très stable et renforcée par une production littéraire abondante<sup>34</sup> ; et la pression sociale des familles dominantes qui, dès le VI<sup>e</sup> siècle, s'étaient emparées des principaux grades ecclésiastiques et inclinaient peu à les céder à des nouveaux venus<sup>35</sup>. Mais d'autre part, cette même pratique missionnaire se déroulait par définition dans des espaces périphériques, et en tant que telle, était constamment soumise à la tentation de l'accommodement face aux surprises des réalités locales. Dans sa pratique sociale, le mouvement missionnaire du haut Moyen Âge a-t-il engendré des élites classiques ou fonctionnelles ? Nous espérons que les contributions de cette journée d'étude feront progresser la question.

Geneviève Bühner-Thierry

Université de Paris-Est

EA 3350 – ACP

Thomas Lienhard

Université de Paris-I-Panthéon-Sorbonne

UMR 8589 - LAMOP

---

33. C'était la célèbre instruction du Christ : « *euntes ergo docete omnes gentes baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti* » (Matthieu 28, v. 19).

34. S. PATZOLD, « Redéfinir l'office épiscopal : les évêques francs face à la crise des années 820-830 », in : *Les élites au haut Moyen Âge...*, *op. cit.*, p. 337-359, ici p. 339 (avec bibliographie).

35. R. LE JAN, *Famille et pouvoir dans le monde franc (VII-X<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1995.